Ainsi disent-elles

Merci à toutes celles qui ont accepté de me rencontrer – par curiosité (se demandant à quoi donc pourrait bien ressembler une anthropologue), par plaisir de se (re)trouver là, pour l'importance des engagements, pour de nouveaux attachements. Merci d'avoir accepté de me parler, de rire, de pleurer.

Merci à Mélodie (pour tous les échanges qui ont précédé et accompagné l'écriture), à Sophie (elle saura pourquoi) et à Clara (pour les invitations, passées, présentes et à-venir).

Quand les hommes (plutôt âgés pour une Maison de la Jeunesse et de la Culture) occupent la salle principale, baignée dans les rayons obliques du soleil, elles passent, à demi silencieuses. De la petite salle où elles se regroupent, on perçoit le glissement des cartes sur les tables. Des voix graves, éraillées pour certaines, se font entendre. Et des rires aussi ; parfois. Les hommes jouent.

Et elles, que peuvent-elles bien faire ?

Elles cherchent à nouer des rencontres en ce lieu. En dehors.

Elles sortent de leurs entre-soi.

Elles se rencontrent autour de personnages.

Calamity Jane, une des premières femmes à avoir publiquement porté un pantalon.

Jeanne Déployée, peu connue et qui leur fait, un peu, penser à une autre Jeanne – celle que des voix mirent en mouvement.

Elles prennent du temps. Pour elles. Entre elles. Pour s'engager dans le partage, dans la transmission, dans l'expérimentation d'une pratique de création artistique. Elles mettent leur chair, leur corps en jeu – c'est ça, pour elles, qui anime le geste artistique.

Elles s'autorisent. Elles expérimentent. Elles proposent à d'autres d'expérimenter. Le théâtre, le cinéma, l'écriture.

Parenthèses inédites, qui font du bien.

Elles disent qu'on dit qu'ils parlent.

Elles disent qu'on dit d'elles qu'elles parlotent (pauvres idiotes).

Elles savent ce qui est dit et écrit sur elles.

Elles ne veulent pas parler – au début. Elles n'aiment pas leur voix. Et puis, ce qu'elles ont à dire n'a aucun intérêt. Ne compte pas.

Elles se (re)trouvent quand même. Entre elles. A deux ; à plusieurs.

Elles s'ouvrent les unes aux autres.

Elles disent les femmes qui ont marqué et affecté leur vie, les rencontres qui ont fait bifurquer leur existence.

Ou bien elles disent le travail, leurs rapports au travail.

Elles rappellent le temps où un mari devait autoriser une femme (la sienne ; forcément sienne, parce que, dans le temps, le dictionnaire définissait la femme comme la compagne de l'homme) pour qu'elle puisse travailler.

D'un bout à l'autre des espaces-temps qu'elles (se) créent ; aux limites des territoires qu'elles dessinent, elles sont travaillées par une question plus profonde.

Une question qui ne sera dite qu'à la fin.

Elles se posent des questions, tout le temps, mais là, c'est plus... plus percutant. Oui, percutant. Joyeux aussi. Joyeux et percutant. C'est ça. (Et non percutant mais joyeux).

Elles se plaignent, s'ouvrent, se questionnent. Ensemble.

Elles disent que oui, bien sûr, les tâches domestiques, c'est du travail. Elles devraient compter comme telles. Elles déplorent qu'elles ne le soient pas. Elles disent que ça compte, de gagner sa vie.

Elles regardent la photo que l'une d'elles a prise à Paris. Sur un mur de la ville, des affiches au format A4, blanches. Une lettre par page, majuscule, peinte en noir. SOIS FIERE ET PARLE FORT.

Alors elles se mettent à parler.

Elles racontent.

Elles se racontent.

Elles disent leurs vies, déroulent leurs histoires de vie.

Elles ravivent leur enfance, au présent parfois. Leurs mots sont alors, plus qu'à l'ordinaire, entrecoupés d'inspirations sonores, ponctués de silences. Les voix tremblent. Les mots, comme à moitié mangés, peinent à sortir d'une gorge nouée.

Elles ont souvent fait ce qu'on leur a demandé – ne pas travailler, ne pas avorter, ne pas reprendre des études, ne pas s'habiller comme ci, ou comme ça ; ne pas se couper les cheveux trop courts, ne pas les avoir trop longs...

Elles se plient. Pour se faire accepter. Pour être bien – être... bien ?

Elles ont cédé. Elles n'ont pas pour autant consenti.

Elles se débattent avec leur culpabilité.

Elles débattent de leur culpabilité.

Elles disent leurs avortements, précisent leur nombre.

Elles disent leurs choix.

L'épanouissement dans leur choix.

Le choix de ne pas avoir d'enfant.

Le choix de ne pas, de ne plus travailler, pour prendre soin des enfants.

Elles disent les afflictions. Lentement, elles murmurent, d'une voix basse, les maux : les enfances violentées, les parcours compliqués, le suicide d'une sœur, les coups d'un mari, les brimades d'autres femmes...

Elles se plaignent des dévalorisations qu'elles ont vécues, qu'elles vivent au boulot, chez elles.

Elles ne plaignent pas les hommes.

Elles pleurent.

Sans larmes.

Du bout des cils ou dès qu'elles se mettent à parler.

Là, celles qui reniflent bruyamment n'ont plus honte de pleurer.

Petites, on leur disait que pleurer, c'est pour les filles. Sont-elles donc devenues de vraies femmes ?

Elles ont bien souvent pleuré, toutes seules, chez elles.

Là, elles pleurent, ensemble. Juste faire sortir toutes ces choses qui sont restées bloquées et qui nouent leurs entrailles.

L'une d'elles se lève – c'est le corps qui commence à parler. Elle attrape la parole au vol, hausse la voix. Une voix qu'elle a grave à force de cigarettes.
Est-ce qu'on demande... Elle rit. Elle rit jaune canari. Est-ce qu'on demande... Son silence est vif. Elle crie, ou presque, à gorge déployée.
Est-ce qu'on demande à une femme d'être heureuse ?
Et puis les mots s'enchaînent, rapidement. De plus en plus rapidement.
C'est comme une fille ; est-ce qu'on on va lui apprendre à l'dire, qu'elle désire ? On lui apprend pas c'que c'est qu'un corps ? Et quand on est une femme, est-ce qu'on peut dire j'veux pas qu'mon corps il serve à faire des enfants ?

Alors elles disent les joies.
De devenir sujets et non seulement objets de désirs.
De devenir féministe.
De devenir mère.

Elles disent le sexe, la sexualité, en rougissant, en riant. Elles disent le, les désirs. Permis ou interdits par les normes qui contraignent leurs sexes.
Elles se plaignent de ces hommes qui ne peuvent toujours pas jouir avec un préservatif.

Elles divergent sur la maternité.
Elles raclent leur gorge. Les langues claquent, ponctuent et rythment leurs énonciations.

Elles s'accordent sur la nécessité des luttes féministes.
Elles disent différentes voies pour tendre vers une libre disposition de leurs corps, de leurs facultés de penser, de créer, d'agir.
Elles disent l'émancipation individuelle.
Elles disent l'émancipation collective.

Elles gueulent, s'engueulent.

Elles disent qu'elles mènent leur bonhomme de chemin en... Elles arrêtent leurs phrases. Volontairement. Elles rient, rouge cette fois ; leur bonhomme...

Elles perdent le contrôle sur leurs mots.
Elles prennent conscience :
elles disent en territoire (do)miné.

Alors elles disent des mots pour leurs sonorités, pour leur sororité, et non (plus) seulement pour leur sens. Un sens englué dans des narrations, des fictions écrites par les dominants.

Elles ne savent pas ce que ça veut dire de parler comme elles parlent. Elles suspendent la réflexion.

Elles capturent les mots enfermés dans des livres qui comptent (qu'elles ont aimés, qu'elles ont détestés ; qui les ont marquées). Elles n'ont plus peur des mots brillants.

Et elles rient aussi. Brièvement. Intensément. Alors ce sont les éclats de rire qui finissent leurs phrases. Et puis, elles parlent, et parlent, et partent dans tous les sens.
On les dirait prises dans l'urgence. L'urgence de dire.
Un mot de l'une fait réagir une autre, et ainsi de suite.
Il y a bien des taiseuses, pour lesquelles parler (mais dire équivaut-il à parler ?) n'a rien d'évident – ou ne sert à presque rien.
Qui sait ? Parler est une chose (on demande souvent aux femmes de parler, comme aux pauvres,

aux migrantes... aux taulardes, auxquelles on propose aussi d'écrire), encore faut-il être écoutée. Sans être jugée.

Est-ce qu'elles parlent par nécessité ?

Ou bien parce qu'on leur a proposé, si ce n'est demandé, et parce que, comme elles disent : elles ont appris à faire ce qui leur a été demandé.

Elles disent que oui, c'est important de parler, qu'en tant que femmes, elles en savent.

Elles disent qu'elles, les jeunes (leurs filles et les autres), elles n'arrêtent plus leurs études pour se marier. Et maintenant, elles peuvent dire, simplement : voilà, à 17 ans, j'étais sur un parking, c'était le pire viol qui puisse arriver. Sans pleurer. Sans être analysées. Elles sont contentes de vivre ça, d'entendre ça, dit comme ça. Ou bien : j'ai été avortée et je vais bien.

Elles disent que, pour l'instant, on est en train de s'emparer, comme ça, de ce qui se passe dans l'espace public. Elles prédisent : le foyer, c'est l'étape d'après.

Elles s'inquiètent tout de même, se demandent si leurs filles reproduisent leurs erreurs.

Elles se plaignent de ces hommes qui ne réfléchissent pas trop. Ce sont elles, toujours elles, qui réfléchissent à tout ça. Elles qui doivent se réunir. Elles à qui on demande de parler. Elles déplorent ces hommes qui ne font qu'attendre d'elles des solutions.

Elles se raillent d'eux, de ceux qui sont péteux, parce qu'ils se rendent compte. Ils se rendent compte qu'il n'y a pas de raison qu'ils ne se lèvent pas de table pour débarrasser, qu'ils ne s'occupent pas des mômes.

Elles ne gardent pas tout en mémoire. Elles engagent leurs mots, leurs voix, leur corps dans l'intensité des rencontres, des instants. Elles disent que, de toute façon, c'est difficile de tout dire. Au besoin, plus tard, elles inventeront.

Leurs dires s'enchevêtrent à de multiples voix. Voix des contes ; voix de la littérature ; voix des aïeules. Elles disent ces voix, les font entendre, les incarnent.

Et là, seulement là, dans la rencontre, dans les possibles ouverts par l'expérimentation, elles embrassent ces voix-là. Ou s'en écartent. Pour dire, redire. Reformuler. Faire bégayer ces voix. Les canaliser pour créer d'autres personnages, à la fois somme et reste de leurs singularités.

Elles se réapproprient leurs propres moyens de penser. Elles disent ce qui compte : réapprendre le langage ; troubler les langues et les imaginaires ; et surtout prendre du temps. Se donner du temps.

Tout à tour liseuses, parleuses, raconteuses, tricoteuses, tisseuses, fileuses, voleuses, ensevelisseuses... elles travaillent ces voix, matériel sonore, intime. Elles les réceptionnent, les intériorisent, les archi-texturent.

Elles racontent l'histoire des corps aussi – ces corps pris pour des instruments, pour des objets – et de leur(s) possible(s) libération(s).

Elles veulent réfléchir à ce qu'est un corps de femme, un corps tout court – un corps d'homme, aussi.

Qu'est-ce donc qu'un corps ?

Non pas en général, mais un corps marqué par le genre ?

Nota Bene – mot masculin, invariable.

Qu'est-ce donc qu'un corps ?

Non pas en général, mais un corps marqué par le genre ?

La question, ci-dessus formulée, est-elle une question anthropologique ?

Le texte qui l'introduit est-il un texte anthropologique ?

Mais d'ailleurs, que peut bien faire une anthropologue ?

Quand elle espère faire de l'anthropologie :

- elle sort de chez elle pour rencontrer une forme d'altérité (plus ou moins radicale) ;
- elle tisse des liens pour saisir les manières de faire et d'être de celles (et ceux) dont le partage du quotidien se charge d'affects (l'anthropologue, donc, se laisse affecter) ;
- elle observe ;
- et (surtout) elle écoute ;
- (puis) elle décrit, plus ou moins densément – une description dense permet de distinguer le clin d'œil-séduction (qui cherche à envoyer à l'autre un message) du clin d'œil-réaction (qui, d'un mouvement quelque peu spontané cherche à déloger la poussière venue se coller tout contre une rétine) ; une description dense, donc, inscrit une pratique dans le contexte qui lui donne forme et sens ;
- enfin (éventuellement) elle écrit – ce dernier tiret suppose qu'à partir d'une description ethnographique s'agence un propos plus analytique, plus abstrait aussi... plus anthropologique donc ?

Précisons toutefois que l'anthropologue écoute sans pour autant poser de questions. En cela ne rompt pas le régime de la communication ordinaire. Ne construit que rarement le contexte de l'entretien (contrairement, peut-être, à l'artiste et au sociologue). Et quand cela arrive, cela répond à une nécessité et, en outre, cela s'inscrit dans l'épaisseur d'une relation ethnographique.

Dès lors, comment écrire, qu'écrire à partir de sept entretiens (menés entre juillet et septembre 2020) auprès de femmes qui se sont engagées, selon diverses modalités, plus d'un an auparavant dans une résidence artistique de territoire ?

Cinq de ces sept entretiens se sont déroulés à la Maison de la Culture et de la Jeunesse de Montbard (Bourgogne) – les deux autres dans des jardins, l'un de région parisienne (où vit l'anthropologue) ; l'autre de région bourguignonne (où vit une amie de l'anthropologue, celle qui lui a présenté le directeur de la MJC). Lieu à partir duquel s'était déployée cette seconde Résidence Artistique de Territoire, « À propos des femmes et du travail ».

Les entretiens ont duré entre 1h30 et 4h. Ont tous été enregistrés. Retranscrits, d'abord dans leur intégralité, puis pour partie, en fonction du texte auquel elles (les retranscriptions) donnaient forme.

Réécoutant les entretiens, l'anthropologue, habituée à se saisir des paroles pour leur(s) signification(s), s'est tout d'abord focalisée sur les mots, les phrases. Elle aurait alors pu reformuler ses premières questions (comment se sont-elles engagées dans la résidence ; qu'est-ce qu'elles y ont engagé comme temps, énergie, ressources, connaissances préalables... comment y ont-elles engagé leurs corps ; comment leurs proches ont-ils commenté (ou non) ces engagements ; qu'en reste-t-il...) en un questionnement, général et familier (pour elle que ces questions travaillent depuis, au moins, ses premières années de thèse, il y donc bien longtemps) : comment s'agencent des prises de paroles féminines et pour dire quoi ? Qu'est-ce qu'une parole féminine ?

Ce questionnement aurait alors été étayé de lectures féministes et anthropologiques ; il se serait inscrit dans les questions des personnes rencontrées à la MJC et dans ses parages. En cela, oui, il aurait pu être qualifié de questionnement anthropologique.

Mais il s'avéra ardu d'y apporter des éléments de réponse ethnographiques (c'est-à-dire notés, après avoir été entendus vus perçus in situ). D'une part, dans les discussions (car, au final, il s'est peut-être bien agi plutôt de discussions autour de ce qui comptait pour chacune, dans son existence, travail compris, mais pas que), il était peu question de la résidence – certes, les artistes en parlaient davantage. Elle ne semblait pas avoir marqué les mémoires. Pourtant, il en restait bien des choses : des liens (des rencontres devenues amitiés), des désirs de lire, d'écrire, de suivre l'extension de la résidence, des textes (dont certains écrits lors de la première résidence m'ont été récités), des manières cinématographiques d'écrire – mais comment se saisir de ces choses au travers seulement de ce qui en était dit à l'anthropologue ? De l'autre, elle (l'anthropologue) ne cessait de se rabâcher : comment donc apporter un regard extérieur sur ce que je n'ai pas pu observer ? Rétive à se laisser faire par la proposition : pense ton texte vraiment comme tu le sens.

Et puis... il y a eu des (re)lectures, nouvelles (*Zizanies*, de Clara Schulmann) et anciennes (*Les guérillères*, de Monique Wittig). Des lectures chargées de sens, d'attaches. La première ayant été vivement conseillée par l'artiste principalement invitée pour cette seconde résidence. La seconde, ayant sous-tendu l'atelier d'écriture animé par une poétesse, amie de cette artiste.

La première a enrichi le vocabulaire de l'anthropologue (une anthropologue serait toujours insatisfaite de ses propres mots) : l'attention portée aux voix, et non seulement aux paroles, aux mots, lui permettra, à l'avenir de densifier davantage encore sa réflexion sur les manières de dire et d'écrire les violences subies par des corps féminins.

La seconde a donné forme au texte.

Par... habitude peut-être, elle a glissé dans le texte ce qui a été évincé des productions qui ont fait de la résidence un ensemble de traces : les larmes, pourtant enregistrées. Les coups, bien que rarement dits (oserait-elle encore écrire qu'ils ont certainement été moins dits qu'ils n'ont été tus) ; les violences exercées par des femmes sur d'autres femmes.

En cela, elle fait, un peu, ce que l'amie artiste comédienne aurait aimé faire : recycler ce qu'elle nomme les déchets sexistes, à savoir tous ces propos qu'elle a entendus, qui l'ont blessée, qui lui ont donné envie de tout arrêter et dont elle aurait aimé faire autre chose, comme pour les conjurer.

Et donc, si l'anthropologue, attachée à son savoir-faire, à sa pratique de l'écriture, n'a pas pu travailler en contexte, elle aura au moins pris le soin de préciser le contexte de l'écriture du texte qu'elle a élaboré avec joies. En cela, elle espère qu'une multitude de lectures en sera possible. Et qu'il éveillera d'autres questions.